

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

PERIODICO PELLA STORIA
LETTERARIA COMPARATIVA.

A FORTNIGHTLY
PERIODICAL FOR COMPARATIVE
LITERATURE.

PERIÓDICO PARA LA HISTORIA DE
LAS LITTERATURAS COMPARADAS.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE LITERATUR.

TIJDSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE LETTERKUNDE.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation : quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de pareilles bornes. Il ne saurait faire halte près d'un fragment — et la nation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment ?

Schiller.

Szerkesztik és kiadják: DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL JÚGÓ.

Eddig megnyert íróársak. (Collaborateurs.) Dr. Schott Wilhelm, egyet. tanár Berlinben. — Dr. Minckwitz J. egyet. tanár Lipszében — D. Cassone Giuseppe magántudós Notóban (Sicilia) — Dr. Hóman O. egyet. tanár Kolozsvárt — Imre Sándor, egyet. tanár ugyanott — Szamosi J. egyet. tanár ugyanott — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanott — Dr. Teza Emilio egyet. tanár Pisában — Rapisardi M. egyet. tanár Catauniában — Cannizzaro T. magántudós Messinában — Dr. Mayet P. a cs. jap. Bioin Toko egyetem tanára Tokióban (Yédo.) — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipszében — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben — Dr. Fraccaroli G. magántudós Veronában — Marzials Th. a British Museum könyvt. hivatalnoka Londonban. — Don Ramon Leon Maluez, a „Cronica de los Cervantistas“ főszerkesztője Cádizban — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban — Stauff-Simiginovics, cr. k. tanár Czernowitzban — Nisi Kánta Chattopádhya, Lipszében — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnoka Londonban. — Dr. Werneke H. k. tanár Bornában — Dr. Dahlmann R. a „Zeitschrift des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung“ szerkesztője Lipszében. — Wolter E. az „Akad.-sprachwissenschaftlicher Verein“ elnöke Lipszében. — Milelli Domenico tanár Avolaban (Sicilia.) — Anderson Rasmus a Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika E.A.) — Don Larrivera N. magántud. Granadában. — Dr. Romualdo Alvarez Espino, a „Real academia gaditana“ főtökára, Cádizban. — Gierse A. a „Deutsche Dichtung“ szerkesztője Münsterben. — Hart H. a „Deutsche Dichtung“ másik szerkesztője ugyanott. — Hart J. magántudós Münsterben. — Dr. Oman V. az „Allehandia für folket“ szerkesztője Örebroban (Svédországban.) — Kürschner J. a „Litterar. Verkehr“ és a „Deutsche Bühnengenossenschaft“ szerkesztője Berlinben. — De Beer Taco H. a „Noord en Zuid“ szerkesztője Amsterdamban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — Patuzzi G. L., tanár Veronában. — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavikban (Izland). — Don P. de Maza, magántudós Cádizban. — DeBenjumea Diaz, a Lissaboni k. akadémia levelező tagja Londonban. — Baynes James, a British Museum könyvtár hivatalnoka Londonban — Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő (Dora d'Istria) Firenzében. -

LA GRÈCE AVANT LES GRECS.

La Grèce avant les Grecs.

Etude linguistique et ethnographique par Louis Benloeu, Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon (Paris, Maisonneuve — 25, quai Voltaire) — 1877. —

Toutes les fois qu'il s'agit des nations occidentales, on admet sans hésitation que la race qui occupait le sol au moment de la chute de l'empire romain n'a pu être complètement anéantie. Les royaumes-unis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, en conservant le nom de Grande Bretagne, se proposent de rappeler le souvenir des Celtes que César trouva maîtres d'un pays appelé à un si bel avenir. La péninsule partagée entre l'Espagne et

le Portugal s'appelle encore péninsule ibérique. Les Français croient tellement qu'ils descendent des populations celtiques que les romanciers le rappellent avec la même affectation que les historiens.¹⁾ Quant à l'Italie, elle est trop fière de son passé pour croire qu'aucun lien ne rattache le présent au passé.

Lorsqu'il est question de la péninsule orientale, on dirait qu'elle était déserte à l'époque tardive où les Slaves y ont paru. Cependant les historiens grecs et latins s'accordent pour nous la montrer occu-

¹⁾ Eugène Süe *Mystères du peuple*; — Henri Martin, *Histoire de France*. — Albert Reville, *Vercingétorix* dans la *Revue des deux mondes* de 1877.

pée par trois grandes nations d'un caractère très prononcé et représentant divers degrés de civilisation. Les Thraces ont laissé moins de souvenirs de leur puissance que les Hellènes et les Illyriens, parce que leur territoire était plus exposé aux invasions, qu'il était plus difficile d'y établir des refuges, et qu'ils étaient aussi peu avancés dans la science de la guerre que dans les arts de la paix²⁾ Un érudit qui a fourni tant d'arguments au panslavisme, Fallmerayer, a voulu faire croire au monde savant que les Hellènes avaient aussi disparu après les invasions slaves. Quant aux Illyriens, on dit habituellement qu'ils ont eu le même sort. De cette façon il n'existerait guère dans la péninsule des Balkans que des Turcs et des Slaves! Ce préjugé est si enraciné que l'Annuaire de la *Revue des deux mondes*, ne tenant aucun compte des Hellènes, des Albanais et des Roumains transdanubiens présente cette péninsule comme habitée par une „race turco-slave.

Un philologue français, M. Louis Benloew, Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, vient de publier un ouvrage très digne d'attirer l'attention et qui suffit seul pour constater avec quelle étourderie on parle de ces graves questions. Le titre du livre: *La Grèce, avant les Grecs*, donne une idée de l'importance du sujet. Déjà dans un ouvrage très original un docte diplomate autrichien G. de Hahn avait cru trouver dans les Skipétars, que nous nommons Albanais, les descendants des „divins Pélasges“ d'Homère³⁾, idée

²⁾ Cependant M. H. d'Artois de Jubainville leur attribue l'introduction de l'agriculture dans les pays situés au midi du Danube. (*Les premiers habitants l'Europe*, Paris 1877.)

³⁾ M. Benloew réfute l'hypothèse de l'origine sémitique (Livre I. §. 9, La solution des sémitistes.)

tout à fait conforme à l'opinion des érudits Albano-Italiens de la Sicile et des Calabres, M. M. D. Camarda, De Rada, Dorsa, etc.⁴⁾ M. Benloew raconte comment en trouvant les *Albanesische Studien* dans la bibliothèque de Cassel (1873), il fut frappé de la force des raisons dont Hahn se sert pour soutenir sa thèse. Mais il vit bien que si Hahn avait d'une main vigoureuse tracé un large sillon dans un champ encore inexploré, il laissait immensément à faire à ceux qui, — dans un temps où les sérieuses études philologiques et historiques trouvent si peu d'encouragements — auraient le courage de continuer et de compléter son oeuvre.⁵⁾

Le succès des deux lectures que le savant doyen fut autorisé à faire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la section la plus active et la plus éclairée de l'Institut de France⁶⁾, l'encouragea à poursuivre avec ardeur l'étude d'une question, qui n'est pas „simplement une question de linguistique et d'ethnographie, mais une question vivante, palpitante même, une question de nationalité. Et quelle nationalité! La plus ancienne de notre continent avec celle⁷⁾ des Basques.⁸⁾ De même qu'il est maintenant prouvé que les Basques, retirés dans des montagnes inaccessibles, ont conservé la langue des Ibères, leurs aïeux, un moment si puissants,⁹⁾ M. Benloew croit pouvoir prouver que les Skipitars, dans

⁴⁾ V. ma *Nationalité Albanaise* et mes *Écrivains albanais de l'Italie méridionale*.

⁵⁾ *La Grèce* Préface, V.

⁶⁾ Le *Journal des Débats* a publié le résumé de ces lectures.

⁷⁾ On sait que les Basques sont les descendants des Ibères.

⁸⁾ Préface, V. VI.

⁹⁾ Selon M. d'Artois de Jubainville, l'Ibérie fut un grand état mais cette puissance dura peu. (*Les premiers habitants de l'Europe*.)

les gorges inabordables des monts de la rude contrée que nous nommons Albanie, ont pu soustraire aux invasions qui se succédaient dans les vallées les traditions et une partie de l'idiome des ancêtres,¹⁰⁾ tout en faisant de nombreux emprunts aux langues des conquérants, Hellènes, Romains, Turcs, etc.¹¹⁾ Pourquoi ce qui est arrivé au nord de l'Espagne et dans la Bretagne française¹²⁾ ne se serait-il pas renouvelé sur les rives de l'Adriatique et de la mer Ionienne?

Mais de même que les pays basques, la Bretagne, la Principauté de Galles, etc., ne sont que des refuges où se sont conservés les souvenirs des vieux peuples de notre continent, l'Albanie n'est aussi que le dernier asile où subsistent les débris d'un monde constamment amoindri par la conquête et par les invasions. Ce monde aurait primitivement occupé l'immense espace qui s'étend des rives de l'Adriatique jusqu'aux bords de l'Halys. Ainsi avant l'arrivée des Hellènes une race, soit seule, soit mêlée à d'autres tribus, couvrait de ses *clans* nombreux la Grèce, la Macedoine, l'Illyrie, les îles de la mer Egée, une partie de l'Asie-Mineure. Au Nord, elle se confondait avec les populations slaves, celtiques et même germaniques. À l'ouest, elle semble avoir colonisé en partie la Sicile, l'Italie méridio-

¹⁰⁾ „Nous pensons que les habitants primitifs de la Grèce et de l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, ont dû parler des idiomes plus ou moins semblables à la langue albanaise.“ (Liv. I. § 13.)

¹¹⁾ V. Livre I, §. 13. — Dans les langues anciennes après le grec, le latin (930 mots) tient le premier rang. Dans les langues modernes après le turc viennent les langues slaves (plus de 300 mots.)

¹²⁾ V. Les ouvrages de M. de la Villermarqué sur les traditions celtiques de cette curieuse province.

nale et avoir poussé son avant-garde jusqu'aux Alpes, peut-être même au delà.¹³⁾

Les preuves de ses assertions sont empruntées soit à l'histoire, soit à la philologie. M. Benloew, qui est un des linguistes éminents de notre époque, attache une importance particulière aux arguments de la seconde catégorie.¹⁴⁾ Je n'ai aucune envie de l'en blâmer! On a assez reproché à la science française de se contenter de conjectures, et de substituer la rhétorique aux recherches positives pour qu'on soit tenté de se plaindre des tendances de l'auteur de *La Grèce, avant les Grecs*. Mais si les lecteurs étrangers à la philologie ne peuvent pas facilement le suivre sur ce terrain, tous les esprits cultivés s'intéresseront vivement au Tableau original de la civilisation préhistorique de la Grèce.¹⁵⁾ Cette civilisation n'était pas aussi imparfaite qu'on s'est plu à le dire.

M. M. d'Arbois de Jubainville, tout en affirmant que les Thraces et les Phéniciens avaient apporté dans la péninsule de l'Hémus (Balkans) l'agriculture et l'alphabet, fait une grande part à l'influence des Pélasges. Athènes, le centre intellectuel de la Grèce, est, pour lui, la ville pélasgique par excellence.¹⁶⁾ Ce que

¹³⁾ M. H. d'Arbois Jubainville pense de son côté que tandis que les Ibères étaient les maîtres incontestés de l'Europe occidentale, les Pélasges possédaient les côtes de l'Asie-Mineure, la Grèce et la vaste région qui s'étend au sud du Danube. (*Les premiers habitants de l'Europe*.)

¹⁴⁾ V. Livre II., Les preuves linguistiques. — „La linguistique dit M. Blerzy, fournit les indications les moins suspectes . . . Le vocabulaire géographique de chaque contrée retient la trace des divers peuples qui y ont dominé tour à tour.“ (*Journal des Débats*, 11 septembre, 1877.)

¹⁵⁾ Livre II.

¹⁶⁾ M. Benloew fait une „nouvelle conjecture au sujet de l'origine du nom de la ville d'Athènes“ qui supposerait une origine primitivement sémitique.

les Pélasges émigrés sont devenus en Etrurie atteste assez qu'ils étaient capables de s'élever à une haute culture intellectuelle. Il pense que les Pélasges et les Ibères étaient riches et prospères avant l'époque reculée où les Hellènes et les Celtes quittèrent l'Asie.¹⁷⁾ M. Benloew est encore plus favorable aux Pélasges. Selon lui, ils savaient fortifier admirablement leurs cités par de solides murailles, bâtir des tours dont les ruines excitaient déjà l'étonnement des Hellènes et sont loin de paraître à nos contemporains une oeuvre de barbares. On a des raisons de croire qu'ils étaient en possession de l'écriture.¹⁸⁾ Il semble qu'ils aient cultivé la terre avant les Hellènes. Aussi M. Blerzy s'avance peut-être beaucoup en affirmant qu'à l'époque de leur arrivée au sud-est de l'Europe ils ne connaissaient pas l'agriculture.¹⁹⁾ Leurs divinités sont les dieux des cultivateurs, assez négligés plus tard par la Grèce guerroyante et artiste. Un naturalisme naïf fait un contraste remarquable avec les mythes ingénieux et poétiques des Hellènes comme avec la profonde théosophie de l'Égypte. Le sentiment de l'utile, ainsi que Victor Cousin l'a constaté, est dominant chez l'homme primitif comme chez l'enfant.²⁰⁾

Le culte fervent que les Pélasges rendaient à certaines divinités, par exemple à Déméter (la Terre-Mère), porte à

¹⁷⁾ *Les premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique.*

¹⁸⁾ „On ne voit pas, dit M. Benloew, pourquoi les Albanais, qui sont très certainement les descendants des anciens Épirotes, n'auraient pas pu conserver la tradition de l'ancien alphabet pélasgique.“ (V. 155.) Toutefois les alphabets de la langue albanaise qu'il a pu étudier ne lui ont pas paru propres à décider la question.

¹⁹⁾ *Journal des Débats*, 11. septembre 1877.

²⁰⁾ *Introduction à l'histoire de la philosophie.*

croire que la femme jouissait d'une considération que les Hellènes ne lui accordèrent pas. Certains clans voyant surtout en elle la mère, — base de la famille et de la société, — lui attribuaient des droits qui plus tard ont été réservés aux hommes.²¹⁾ La gynécocratie était si peu antipathique aux peuples de l'Europe primitive, que les Génois du XIX^e siècle seraient bien étonnés des privilèges que les Ligures²²⁾ accordaient au sexe féminin²³⁾. S. Augustin²⁴⁾ prétend avoir trouvé dans Varron que ce fut sous le règne de Cécrops que les Athéniens retirèrent aux femmes tout droit politique et défendirent aux enfants de porter le nom de leur mère. Quelle que soit la valeur de cette tradition, il semble prouvé que chez les plus vieux peuples de ce continent, les Pélasges et les Ibères, les femmes ont joué un rôle considérable. Thésée, vainqueur des Amazones,²⁵⁾ est le symbole de la réaction de l'esprit hellénique contre la gynécocratie pélasgique. Une réaction plus énergique encore²⁶⁾ se fit en Asie parmi les Sémites lorsque la tradition mo-

²¹⁾ Il en est encore ainsi en Afrique chez les Touaregs du nord.

²²⁾ V. ce que M. Benloew dit d'un autre peuple de race ibère, les Basques 193—194. — M. M. d'Arbois et Maury prétendent, il est vrai, que les Ligures sont des Aryens, mais cette opinion n'est pas acceptée généralement.

²³⁾ Je prends la liberté de renvoyer le lecteur à ce que j'ai dit dans *les Femmes en Occident* (en grec).

²⁴⁾ *De civitate Dei*, XVIII., 9.

²⁵⁾ V. le curieux chapitre de M. Benloew sur les amazones (Livre IV., §. 3.) „Nous avons, dit-il, parlé un peu longuement des amazones non seulement parce que leur apparition a vivement impressionné l'imagination des Grecs, mais aussi parce qu'elles paraissent avoir exercé une influence directe sur les populations lélégiques.“

²⁶⁾ L'énergie de cette réaction s'explique par les excès qui souillèrent le culte de la volup-

saïque²⁷⁾ opposa aux intrépides prêtresses d'Astarté²⁸⁾ l'Ève, faible et credule, cause de tous les maux de sa postérité, cet être à la fois séduisant et perfide, cette éternelle Dalila, objet de tant d'anathèmes depuis les sages d'Israël jusqu'à l'Allemand Schopenhauer²⁹⁾ et à ses disciples³⁰⁾, anathèmes répétés mille fois dans la vieille Asie comme dans la jeune Europe³¹⁾, devenue par la loi de Moïse et du Christ „une nouvelle Palestine.³²⁾“ L'esprit moderne, répudiant à la fois la gynécocratie et „l'asservissement des femmes³³⁾“ après avoir aboli le régime des castes, la persécution religieuse, la torture et le servage, a entrepris la tâche non moins difficile de régler les relations des deux sexes conformément à ces principes de justice et d'humanité qui ont déjà fait tant de glorieuses conquêtes.³⁴⁾

En terminant ces quelques pages bien insuffisantes pour un ouvrage d'une pareille importance, je ne crois pas inutile de répondre à l'objection que j'ai entendu diriger tant de fois contre ce genre de recherches. On se plaint de ne discerner d'abord „qu'une extrême confusion entre les peuples primitifs dont les aventures nous sont dévoilées. On se

tueuse Ashérah (Astarté) — V. Quinet, *Génie des religions*.

²⁷⁾ La législation de Moïse interdit à la femme les vêtements d'homme.

²⁸⁾ Les Amazones.

²⁹⁾ V. la savante étude de M. Challemlacour sur Schopenhauer dans la *Revue des Deux Mondes*.

³⁰⁾ V. les romans de M. Sacher-Masoch.

³¹⁾ Larcher et Martin, *Les femmes jugées par les méchantes langues*.

³²⁾ Benloew, p. 203.

³³⁾ V. l'ouvrage de Stuart Mill qui porte ce titre.

³⁴⁾ V. un remarquable article de la *Westminster Review* intitulé: *Les préliminaires du mariage en France*.

demande souvent de quel côté ils arrivent, à quelle date ils se montrent ou disparaissent, ce qu'ils deviennent lorsque d'autres les chassent de la scène.“ Mais parce qu'il est impossible de tout apprendre en même temps, il ne faut pas croire, comme certains gens, qu'il est impossible de rien savoir. La philologie comparée, l'archéologie préhistorique, l'étude scientifique des mythes, l'interprétation approfondie des anciens textes sont des sciences nouvelles ou complètement renouvelées.³⁵⁾ Qu'elles n'aient pas encore produit tout ce qu'on en doit attendre; que ceux qui les cultivent n'usent pas toujours d'une méthode bien rigoureuse, qu'ils préfèrent trop souvent les fantaisies de leur imagination (les savants l'écoutent aussi volontiers que les métaphysiciens) à l'examen patient et attentif des faits, rien de moins surprenant. Que de tâtonnements dans l'histoire de la chimie depuis „l'art sacré“ des Egyptiens jusqu'à Lavoisier (1770—1793), ce grand homme que la France a fait périr sur l'échafaud de la Terreur. Que de rêveries ont accumulé les astrologues et les astronomes jusqu'à Copernic (1473—1543). Que d'hommes illustres — même un Aristote — ont déraisonné sur la physique jusqu'à l'époque où les Bacon et les Galilée ont fait prévaloir la méthode expérimentale. Les étranges médecins de Molière font assez comprendre ce qu'était encore la physiologie au siècle de Descartes et de Pascal, avant les travaux de Haller. Les sciences dites „positives“ ont promptement oublié un passé plein d'hésitations séculaires et de chutes déplorables. Mais ce passé est de nature à nous

³⁵⁾ Il en est de même de la géologie et de l'étude des origines de l'homme, étude qui depuis la publication des ouvrages de M. Darwin donne lieu à des discussions si passionnées.

rendre fort indulgents pour ceux qui essaient maintenant de jeter quelque lumière sur les origines de l'histoire. On peut affirmer sans crainte que le résultat de leurs vailants efforts est bien loin d'être décourageant, comme les ignorants aiment à le croire et surtout à le dire. Qu'on veuille bien lire le *Manuel d'histoire ancienne* publié en Allemagne à la fin du XVIII^e. siècle par Heeren, et même un livre qui porte la même titre et que M. Ott a fait paraître en France sous le règne de Louis-Philippe, on sera à la lettre stupéfait des immenses progrès que l'étude des peuples primitifs a faits dans ces derniers temps. Plus d'un point reste encore obscur; mais quand on assiste au lever du soleil sur le Righi on voit la vive lumière du jour resplendir d'abord sur les sommets des Alpes, tandis que les versants des montagnes sont encore couverts de vapeurs grises et froides et que les abîmes des vallées restent plongés dans l'obscurité la plus profonde.

Dora d'Istria.

VORLAEUFIGE AUFGABEN DER VERGLEICHENDEN LITTERATUR.

II. Das Prinzip des Polyglottismus.

Unser Organ hat mit seinem II. Bde (Juni, Sept., Oct., Nov., Dez.) sein Motto verändert, indem es statt des früheren schönen Eötvös'schen Gedankens, welcher eigentlich lediglich auf ein Prinzip wahrer Übersetzungskunst beschränkt blieb, nunmehr in einem Schillerschen Worte einen prägnanteren u. zugleich universaleren Ausdruck für seine Aufgabe gefunden hat. Schon diese scheinbar unwichtige Veränderung auf dem Titel unserer Zeitschrift mag die Wiederaufnahme, bez. Fortsetzung unseres o. Themas*) rechtfertigen; abgesehen davon, dass bei der

*) S. Nr. IX.

letzten Gelegenheit manches notwendige Wort wegen Raummangels ungesagt bleiben musste. Wir hoffen, dass Niemand unser schönes Schillersches Motto missverstanden hat.

Jedenfalls ist u. bleibt die *Übersetzungskunst* eines der wichtigsten u. schönsten Werkzeuge zur Verwirklichung unserer hohen vergl.-litterar. Ziele. Aber man darf das Mittel nicht mit dem Ziele selbst verwechseln. Goethe konnte noch seine „*Weltlitteratur*“ sich vorzugsweise (oder gar ausschliesslich?) als (deutsche*) *Übersetzungslitteratur* denken, welche ihm Selbstzweck war. Uns kann dies Alles heutzutage nur ein Mittel sein zu noch höherem Zwecke.

Wahre *Vergleichung* ist nur dann möglich, wenn wir die zu vergleichenden Objecte in möglichst unverfälschtem Zustande vor uns haben. Nun wird zwar durch das Prinzip der Übersetzung der internationale Verkehr (oder Absatz) der verschiedensten Litteraturprodukte gemein erleichtert, (namentlich in der für das Poetische mehr als die jeder andren modernen Sprache geeigneten *deutschen* Übersetzungskunst;) aber Niemand wird einem Schopenhauer abstreiten können, dass selbst die vollendeteste Übersetzung immer noch etwas zu wünschen übrig lässt u. niemals die echte Waare ersetzen kann. Dieserwegen muss, wenn auch nicht an die Stelle, so doch an die Seite des *Übersetzungsprinzips* noch ein weit wichtigeres vergleichendes Werkzeug treten: das *Prinzip des Polyglottismus*. Die beschränkten Raumverhältnisse unseres Blattes gestatten freilich nur beschränkte Verwirklichung dieses Prinzips. Aber ver-

*) Um so komischer nimmt sich daher das „patriotisch“ auffallende Missverstehen der Goetheschen Weltlitteratur u. A. bei Gervinus, Kobenstein u. ihren Nachtretern aus.

wirklicht muss vor Allem dieses moderne Prinzip werden, soll die Litteraturvergleichung nicht an der Oberfläche hängen bleiben. (Übrigens ist der Polyglottismus an sich nicht modern, da wir doch ihm die Möglichkeit zweier anderen ganz modernen Wissenschaften verdanken, welche sich auf das graueste Altertum menschlicher Cultur beziehen: der Aegyptologie u. Assyriologie. Ohne den Polyglottismus der Tafeln von Raschid u. Ninive gäbe es wohl heute um ein grossartiges Wissen weniger.)

Das Prinzip der Übersetzung beschränkt sich auf den *indirecten* Litteraturverkehr; im Gegensatz zum Prinzip des Polyglottismus, welcher der *direkte* Verkehr selbst ist. Schon hieraus ergibt sich die hohe Wichtigkeit des Polyglottismus, welcher jedoch auf sehr verschiedene Weise gehandhabt werden kann. Am wünschenswertesten u. zugleich praktischsten wäre vorläufig jedenfalls: wenn die Litteraturartikel eines vergl.-litter. Organs jedesmal in derjenigen Sprache abgefasst sein könnten, deren Litteratur sie zunächst angehen; so dass z. B. ein rein ungarischer Beitrag zur Camoëns-litteratur in portugiesischer Sprache geschrieben wäre; bez. ein rein deutscher Beitrag zur Cervantes-litteratur in spanischer (wie letzteres mit Meister Wilh. Schotts Originalartikel in der jüngsten Nr. der Cádizer „Crónica de los Cervantistas“ in der Tat der Fall ist.) Es versteht sich wohl von selbst, dass dieses Ziel vorläufig in den meisten Fällen ein ideales bleibt u. unerreichbar ist. Wir unsererseits aber glaubten es wenigstens in Bezug auf magyarische u. deutsche Litteratur möglichst strenge verwirklichen zu sollen. (Daher die vorzugsweise Cultivierung der deutschen Litteratur, nächst der magyarischen, welche übrigens auch der geo-

graphischen u. ganzen culturellen Nachbarschaft entspricht; u. der Diglottismus der Rubrik „Irodalmi szemle“ = Revue.) Aber eine richtige Handhabung des Prinzips des Polygl. darf auch die *polyglotte Originalproduction* nicht ganz ausschliessen, wie sie u. A. auch in unseres g. Mitarbeiters *Cannizzaro* litterar. Wirksamkeit längst eine bedeutende Rolle spielt. (Namentlich enthalten seine originellen *Ore Segrete*. Messina 1862, sehr viel des Schönen in dieser Richtung; neben italienischen u. französischen Gedichten auch solche in spanischer u. deutscher Sprache etc.) Dass aber diese polyglotten Bestrebungen nicht das Geringste zu tun haben mit „Menschenbruderschaftschwandel“ (J. Scherr's Wort.) oder ähnlicher internationaler *νεφελozoικυγία*; das bedarf wohl keiner weiten Auseinandersetzung. Mit kosmopolitistelnenden Nebeltheorien haben die Ideale vergleichender Litteratur gar nichts gemein u. es hiesse die hohen Ziele (um nicht zu sagen: Tendenzen) eines Blattes wie das unsrige kurzichtig missverstehen oder absichtlich missdeuten, wenn Jemand uns zumutete, dass wir die nationale Eigenart irgend eines Volkes anzutasten im Sinne hätten. Das wäre aber auch mehr als aus einem Grund ein höchst lächerliches Beginnen, auf dessen Gelingen selbst der bedeutendste internationale Gelehrtenbund von vornherein verzichten müsste — vorausgesetzt, dass ein solcher überhaupt nährisch genug wäre sich zu solchem Zwecke zusammenschuaren. Die Ziele der vergleichenden Litteratur sind wohl etwas solider. Ist es doch grade das *Rein-Nationale jeder Nation*, das sie liebevoll cultivieren möchte und zwar auf dem engen Raum eines Journals, wo dann jede Nation gezwungen ist heilsame (oder auch nur schöne) *Vergleiche* anzustellen, wel-

che ihr auf andrem Wege entgehen würden! Unser geheimer Wahlspruch lautet im Gegenteil: Heilig u. unantastbar sei die Nationalität als Volksindividualität! . . . Denn eine Menschenrace, u. wäre sie politisch noch so unbedeutend, ist u. bleibt darum von vergl.-litterar. Standpunkt immerhin so wichtig als die grösste Nation. Grade so wie die unvollkommenste Sprache das kostbarste u. lehrreichste vergl. philolog. Exempel zu bieten vermag; so verhält es sich auch mit dem geistigen Leben selbst der *litteraturlosen Völker* (wie wir sie nennen könnten,) deren Volksindividualität wir nicht nur nicht mit missions-süchtiger Unberufenheit antasten dürfen, sondern die wir verpflichtet sind mit allen ehrlichen Mitteln zu schützen u. in möglichst unverfälschtem Zustande zu belassen. (Aus diesem vergleichend-polyglotten Gesichtspunkt müsste uns z. B. auch der bereits an a. Stelle — S. 30 — erwähnte Ukas der Censurbehörde des russischen Ministeriums des Inneren vom 16. Mai 1876, welcher den litterarischen Gebrauch der ruthenischen oder kleinrussischen Sprache verbietet, auch dann noch als die grösste Versündigung wider den heiligen Geist erscheinen, wenn er etwa bloss gegen das Volksliederleben einer obskuren Kirgisenhorde, nicht aber gegen ein Volk von 15 Millionen gerichtet wäre.) Irgend eine Volkslitteratur hemmen, hiesse eine wichtige Spezialität des Menschengestes verwegen ausrotten wollen! Und ein Zeitalter, das selbst gewisse Tierspecies, wie Gamsen u. Auerochsen, vor Ausrottung mit sorgfältigen u. strengen Gesetzen schützt, sollte doch der Ausrottung einer Menschenspecies oder was auf Eines herauskommt: einer Volkslitteratur wahrlich nicht für fähig gehalten werden können.

In diesem Sinne wollen wir die so-

genannte „Weltlitteratur“ verstanden wissen, welche wir neben der (höheren) Übersetzungskunst um so sorgfältiger zu pflegen beflissen sind, als die letztere ohnehin noch niemals ein Organ besessen hat; während die erstere wenigstens der Hauptsache nach in Deutschland im „Magazin für die Litteratur des Auslands“ sowie in Herrigs „Archiv für das Studium der neueren Sprachen etc.“ in Berlin, allerdings schon längst anerkannte, tüchtige Organe in grossem Stil aufzuweisen hat; aber auch in England und Frankreich von allen grossen Revuen stets mit anerkennenswertem Eifer u. schönem Erfolg cultiviert wurde. Trotzdem aber lässt sich nicht läugnen, dass die sogenannte „Weltlitteratur“ allgemein missverstanden wird, wie wir schon o. in unserer Einleitung (S. 179) angedeutet haben. Heutzutage will nämlich jede Nation ihre eigene „Weltlitteratur“ haben u. weiss eigentlich doch keine recht, was sie will u. was sie darunter verstehen soll. Inzwischen hält sich jede Nation aus diesem oder jenem triftigen Grunde jeder anderen gegenüber für superior u. diese zu einer vollständigen Theorie der Suffisance ausgebildete Hypothese bildet sogar die Hauptgrundlage der modernen Pädagogik, welche heutzutage so ziemlich überall in erster Linie „national“ zu sein sich bestrebt. Dieses ungesunde „Nationalitätsprinzip“ bildet demnach die Hauptprämisse des gesammten geistigen Lebens der modernen europäischen Völker*), welches dann beispielsweise dergleichen wunderliche Blüten treibt, wie die „nationale Ethik“ eines Wiener Gymnasiallehrers, auf welche dieser mit nicht geringer Ge-

*) Ich habe mich darüber bereits in meiner o. S. 181 a. Schrift „Über den Begriff der krit. Litteratur“ ausgesprochen.

nutzung hinweisen zu dürfen glaubte*). Auf diese Art wird allen gesunden Anschauungen von vornherein der Boden entzogen, sogar in Bezug auf die höchsten geistigen Interessen, welche sonst grade bei dem heutzutage wunderbar gesteigerten Weltverkehr unberechenbar segensreiche Folgen haben könnten. Statt aber dem Polyglottismus freies Spiel zu lassen und die goldenen Früchte dieses Spiels, welche doch nicht ausbleiben könnten, unbefangen der Zukunft anheimzustellen, sucht heutzutage jede politische Nation den starrsten Monoglottismus geltend zu machen, indem jede ihre Sprache für die superiore, oder gar zur Alleinherrschaft berufene hält: ein kindischer Wettlauf, aus welchem schliesslich das traurige Ergebniss folgt, dass jede — inferior bleibt. Die geniale *Dora d'Istria* im Vorwort zu ihrem jüngst in 2. Aufl. erschienenen schönen Buch „La Poésie des Ottomans“ bestätigt die Richtigkeit unsrer Ansicht, indem sie unwillig ausruft (S. IX): „*Nous vivons en effet dans une époque fort peu littéraire, et l'Europe livrée aux haines des partis, aux luttes des races, aux querelles des sectes, aux rivalités des classes, n'attache qu'une médiocre importance aux questions qui semblaient, il y a quelques années, capables d'occuper tous les esprits cultivés. Trop de pays chrétiens ressemblent maintenant à la Turquie du XVIII^e siècle.*“

Die wahre „Weltlitteratur“ kann also unseres bescheidenen Ermessens nur ein unerreichbares Idéale bleiben, dem gleichwohl jede selbstständige Litteratur, also jede Nation nachstreben sollte; aber nur mit solchen Mitteln, wie wir sie o. als die zwei wichtigsten vergl.-littera-

*) Blume.

rischen Prinzipien angedeutet haben: nämlich Übersetzungskunst u. Polyglottismus; keineswegs aber mit rohen Gewaltaeten und barbarischen Hypothesen, welche für Niemanden einen Segen bringen können; aber leider heutzutage sogar in den Köpfen grosser europäischer Revuen spucken. Um so woltuender musste uns daher eine Stimme aus der *Ultima Thule* berühren, welche gestattet sei hier anzuführen. Unser g. Mitarbeiter aus Island schreibt uns (v. 29. Juli) wörtlich in deutscher Sprache: „— Es hat mir immer als wünschenswert vorgeschwebt, dass es ein Organ gäbe, welches die Dichter oder überhaupt die denkenden Geister der verschiedenen Völker an einander knüpfen könnte; oder vielmehr, dass jene einen internationalen Bund gegen die rohen Mächte des Zeitalters bilden könnten. Ein wichtiger Schritt in dieser Richtung scheint mir das obengenannte Organ zu seyn, als ein Vereinigungsort von Dichtern und Denkern, eine Ausstellung des Geistes, um etwas scherzhaft zu reden.“

Diese edle Stimme des isländischen Shakespearübersetzers *Steingrimur Thorsteinsson* veranlasst uns, unsren g. Mitarbeitern einen gutgemeinten Vorschlag zu machen:

Damit ein so kleines Blatt, wie das unsrige wenigstens einen kleinen Teil der „denkenden Geister der verschiedenen Völker“ in der Tat möglichst wirksam vereinigen könne, so gedenken wir von der nächsten Nr. an ein kleines *polyglottes* Parlament zu eröffnen über die verschiedensten (auch praktischen) Fragen der vergleichenden Litteratur. Gilt es doch langsam Stein für Stein heranzurollen zu einem grossen Zukunftsbau, dessen Schutz vielleicht erst unsren Enkeln einigermassen zu Statten kommen wird. Wir werden uns darauf beschrän-

ken eine u. dieselbe Frage in der Regel nur 5—8 verschiedenen Stimmen*) zu überlassen, da es sich nicht sowohl um endgiltige Resultate, als um blosser Anregung und Sammlung von Materialien handelt. Die Discussion soll sich daher möglichst nur auf Concretes beschränken. Mangel an Raum zwingt uns ohnehin das Maximum von bloss 1—2 Spalten festzusetzen, welche wir hinfort in jeder Nr. dieser Rubrik zu widmen gedenken. Voss würde eine solche Rubrik vielleicht „Denkwirtschaft“ genannt haben.***) Bleiben wir also beim aristophanischen Ausdruck und nennen wir sie *Phrontisterium*, damit zugleich den monologischen und unpolemischen Charakter dieser Rubrik andeutend. Indem wir diesbezüglichen Vorschlägen unserer g. Mitarbeiter mit Vergnügen entgegensehen, erlauben wir uns einstweilen als erstes Thema Folgendes vor zu legen:

Warum ist die sogenannte patriotische (Vaterlands- u. Kriegs-) Lyrik berechtigt u. welches sind ihre Grenzen?

Gef. Discussionen dieses Thema's (welche sich an die obenangeführten Bedingungen halten,) ersuchen wir unsre g. Mitarbeiter unserer Redaction einzusenden; u. zwar in welcher Sprache immer.***)

Kolozsvár.

Meltzl.

*) d. h. verschiedenen Nationen angehörigen.
**) Ein anderer Übersetzer gab es mit: Gräbelstübchen wieder.

Strepsiadés:

Erblickst du das Pförtchen u. das kleine Hüttchen dort?

Pheldippides:

Ja wohl! Was aber stellt das Gebäude vor, Papa?

Strepsiadés:

Weisheitbegabter Seelen—Gräbelstükum!

So lautet die Stelle in Prof. Minckwitzens classischer Aristophanes-Verdeutschung. — Dabei kann es durchaus nichts verschlagen, dass des Aristophanes renal-böse Zunge hier nur die schneidigste Satire schrieb: war sie doch bekanntlich gegen keinen Geringeren, als — Sokrates gerichtet. Wer aber möchte nicht gerne ein „gräbeluder“ Sokrates sein?

***) Ich halte es für notwendig zu bemerken, dass die Brochüre von Dr. Schlüter, „Die französische

„VIDA DE CERVANTES“
OF MAINEZ.*)

In this, the most complete account yet published of the life of Spain's greatest writer Don Ramon Mainez has earned the gratitude of all who know and love Don Quixote, that type of all that is noblest and best in the Spanish character. The main features of the life of Cervantes, his valiant services at Lepanto, his capture and his imprisonment in Algiers, the desperate hardihood with which he planned and would have, but for treachery, effected his escape, with that of his companions in slavery, and his subsequent ransoming are all too well known to need comment; but the utter neglect which awaited him on his return to Spain, and the persistent ill fortune which pursued him to the day of his death will account for the strain of sadness though rarely of bitterness, which pervades his works.

As was to be expected from so distinguished a „Cervantista“ as our Author we have a full analysis of the writings of the subject of his Memoir, but specially interesting are his comments upon those lesser works of Cervantes which have been overshadowed by the very greatness of the reputation of that inimitable book which towers before the world as the representative of Spanish literature. His Novelas Exemplares, so little known and yet so deserving of study and admiration, his poems and even his comedies are all analysed with that loving minuteness without which no criticism can be satisfactory; and we rise from

Kriegs- und Revanchedichtung.“ Eine zeitgeschichtliche Studie“ (Heilbronn, Henninger, 1878), welche erst in diesen Tagen erschienen, weder directe noch indirecte Veranlassung unsres Themas ist, das sammt dem ganzen Artikel bereits im Sommer gesetzt war. M.

*) Cf. Bibliographie, p. 215.

the perusal of Don Mainez's Memoir with the feeling that never before has the life of Cervantes been so worthily treated. The text of the Quixote is, so far as it has reached us, most carefully edited, though perhaps not so carefully printed as it deserves; and we look forward with interest to that amplification of the Author's theory that Avellaneda the spiteful continuer of the first part of Don Quixote, was but an alias for Lope de Vega.

London.

J. Baynes.

VON DEM VERGNÜGEN,

welches Anschauen u. Anhören schöner Gegenstände
in uns erregt.

Aus dem Magyarischen Prof. S. Brassai's übersetzt.
(1832—1877.)*

Alle die Theorien u. Wurzelbegriffe, welche sich mit Erklärung der Natur des *Schönen* u. dessen Beleuchtung befassen, sind insgesamt derart versetzt mit vielen scheinbaren und wirklichen Wahrheiten u. so enge ineinander verwoben, dass wir das Meiste hievon, wenn wir es einzeln und im Allgemeinen betrachten durchaus nicht verwerfen können. Andererseits aber wäre in Folge der untereinander herrschenden unverträglichen Verschiedenheiten die gleichzeitige Annahme aller dieser Theorien eine Absurdität. Der eine nämlich sucht die *Classicität* nur in dem *Idealen*; der andre hingegen in der sklavischen Nachahmung der Natur; der eine wählt als Richtschnur die *Vollkommenheit*, also die vollkommene *Teleologie* (da *Vollkommenheit* ohne einen bestimmten *Endzweck* nicht denkbar ist); der andre hingegen die *Zweckmäßigkeit* ohne *Zweck*; der Eine, in der Absicht jeden Schritt des Künstlers mit *Fussketten* von *Kunstregeln* zu hemmen, ruft ihm

*) S. Anm. S. 236. Fortsetzung wegen Raummangel verspätet.

hoch oben von seinem kritischen Tribunal hochfahrend, ein: „Bis hierher u. nicht weiter“ zu; der Andre hinwiederum von dem Wunsche beseelt, dem Genie freien Lauf zu gewähren, sieht von unten seinen zügellosen Sprüngen zu u. wenn er es dann oben in den Wolken (aber mitunter auch unten in den schmutzigen Nebeln der Erde) aus dem Auge verloren hat, dann ruft er ganz begeistert aus: *wie schön! wie grossartig!* Der Eine sieht im Genie ein ausserordentliches, alle Seelenkräfte in Schatten stellendes Etwas; der Andre, die vollkommene und harmonische Ausbildung aller menschlichen Talente, mit einem Wort etwas *Universales*; Einige wieder finden das Ziel der schönen Kunst in den Vergnügungen eines müssigen Lebens, sowie im leeren unnützen Spiele der Phantasie; Andre dagegen möchten sie als Werkzeug zur *intellectualen* u. *moralischen* Förderung der Menschheit verwendet sehen. Die Erwägung aller dieser Gegensätze führt uns auf den Gedanken, dass es entweder gar keine allgemeine *Kunstregel* gibt, welche von jedwedem nationalen oder persönlichen Vorurteile frei u. den Wert sowie das Verdienst jedes Kunstwerks aus allgemein verständlichen, deutlichen Ursachen erklärend, im Stande wäre ihm den gebührenden Rang zu weisen; oder — wenn wir an der Existenz einer solchen allgemeingiltigen Regel noch nicht verzweifeln — dass wir sie bislang bei unsren Aesthetikern vergebens suchen u. dass ihre Entdeckung noch aussteht.

Zur Vermeidung jedes Irrtums und Missverständnisses ist es nötig vorerst unsre Absichten zu erörtern u. den Gegenstand unsrer Untersuchung festzustellen. Ist doch die *Hauptbedingung* des Gelingens aller Unternehmungen, sie mögen welche immer sein, die, dass wir das

Endziel klar u. scharf ausnehmen u. immerwährend vor Augen halten. Aus diesem Grunde sehe auch ich mich veranlasst die Bemerkung vorzuschicken, dass es nicht in meiner Absicht liegt den *Geschmack* oder das *Schöne* im Allgemeinen zu untersuchen; sondern ich suche lediglich nur das *Kunstschöne* und dessen Wesen, Natur u. Wirkung zu bestimmen. Denn die zwei — (ich erlaube mir späteren Erörterungen vorgreifend die Unterscheidung anzustellen und die betreffenden Ausdrücke zu gebrauchen) — nämlich einerseits das *Natur-* u. andererseits das *Kunst-Schöne*, sind nicht nur wesentlich von einander verschieden, sondern das letztere ist sogar vollständig unabhängig vom ersteren. Zum Beweise meiner Behauptung dürfte es wohl genügen auf die Beobachtung zu verweisen, dass manches Ding, welches in seinem natürlichen Zustande nicht schön, ja sogar eckelhaft ist, die Wirkung hinreissendster Schönheit ausüben kann, sobald wir es nur zum Vorwurf irgend eines Kunstwerks machen. Sind wohl die letzten Zuckungen eines unter den Klauen eines Raubtiers langsam sterbenden Vaters, dessen Qualen längsdiess durch das Wehgeschrei seiner in gleicher Lage leidenden Kinder nur noch vermehrt sind, nicht ein Anblick, vor welchem jedes menschlich fühlende Wesen entsetzt sich abwenden möchte? . . . Und doch: wo gibt es einen so übermässig zart fühlenden Menschen, der bei Betrachtung des von den Schlangen gewürgten Laokoon, sei es in Virgils lebhafter Schilderung, oder im beiseiten Marmor des Rhodoser Künstler-Triumvirats, nicht mit Entzücken erfüllt würde? Dante's und Gerstenberg's Ugolino gewährt ein ähnliches Beispiel. Aber nehmen wir geringere Belege. Wie viele gewöhnliche Bilder sind durch den klassi-

sehen Pinsel des Van Dyck, Rembrandt oder Lawrence Gegenstände ewiger Bewunderung geworden? Wie viele unbedeutende Landschaften, an welchen selbst der mit dem tiefsten Gefühl für Naturschönheit Begabte gleichgiltig vorüber wandern würde, hat Ruysdaal oder Schwaneweld's Meisterhand nicht mit zauberischer Anmut übergossen? Ein Paar Ochsen, für welche im Leben Niemand seine 300 Gulden gegeben hätte, werden auf Potter's bemaltem Brett mit 3000 Dukaten gezahlt u.s.w. Alle diese Beispiele genügen, glaube ich, um zu zeigen, dass es einen besonderen, eigentümlichen Reiz gibt, welchen bloss die schöne Kunst den ihren Werken zu Grunde liegenden Gegenständen zu leihen vermag, welchen wir an diesen letzteren, wenn sie in ihrem natürlichen Zustande sich befinden, ganz vergebens suchen würden u. welcher davon ganz unabhängig ist. Worin aber besteht denn der geheime Reiz, welcher uns in Dante's göttlicher Komödie mit allen Gräueln der Hölle befreundet macht; welcher im Othello die Tränen der Rührung mit *süßem* Schmerze entlockt; welcher uns des Laokoon, oder St. Sebastian Marter mit Entzücken betrachten lässt? Sollen wir denn mit Batteux diese Macht lediglich nur der treuen Abbildung der Natur, lediglich nur der Nachahmung zuschreiben?

Eine etwa bejahende Antwort will ich nicht mit dem Einwurfe in die Enge treiben, dass wir dann folgerichtig eine gute Camera Obscura mit Claude Lorraine auf eine Stufe stellen u. den Orang-Utang zum glücklichen Rivalen eines Garrick machen würden; es gibt andre Wege, auf welchen die Unzulänglichkeit der vorgebrachten Behauptung sich beweisen lässt. Besteht denn die Endabsicht jeder Nachahmung nicht darin, dass sie das treue Abbild irgend eines originalen Ge-

genstandes bewerkstellige u. besteht ihre Vollkommenheit nicht darin, dass sie dem Vorbilde sich so weit als nur möglich nähere? Allerdings sind nach diesem Prinzipie die Marmorgebilde eines Praxiteles oder Canova noch sehr weit entfernt von Vollkommenheit u. Thorwaldsen hätte besser gethan, anstatt den ungesunden Marmorstaub zu schlucken, seine vielbewunderten Basreliefs in farbiges Wachs abzudrücken. Nun aber wage ich getrost an alle geschmackvollen Kenner, Aesthetiker u. Dilettanten Europas die Frage zu richten: ob wohl der Apollo von Belvedere gewinnen würde, wenn wir nach einem Ausspruche Kazinczys seinen Leib mit Fleischfarbe bemalen u. seinen Kopf mit einer Allonge-Perrücke bedecken wollten? Und doch unterliegt es nicht dem geringsten Zweifel, dass hiedurch nicht nur die schöne Proportion seiner Glieder nicht die geringste Einbusse erleiden, sondern er vielmehr der Natur um Vieles näher gerückt würde. Hieraus ergibt sich nun die grade Schlussfolgerung, dass das aesthetische Vergnügen (wenigstens in diesem Falle,) in umgekehrtem Verhältnisse steht zu der Vollkommenheit der Nachahmung; mithin diese letztere im Allgemeinen u. ausnahmslos durchaus nicht als Richtschnur für das erstere gelten darf.

(Fortsetzung folgt).

PETÓFIANA.

VI.

LA HUÉRFANA.

(Traducción castellana de la poesía de A. Petöfi, titulada „Az Árvaország“ (Das verwaiste Mädchen. *)

I.

Un ser tan solamente
Ayer más en el mundo; ay! existia;
Y hoy, mi pobre mente,
Conturbada y sombría,
Extinguida la Tierra vé, y vacía.

*) Cf. p. 274.

¡Ya mi madre no existe!
¡Ay ya descansa en el sepulcro frio;
Y cuanto en mi subsiste,
En mi alma, en mi albedrio,
Sobre tu tumba pongo, oh Amor mio!

Ah madre, madre mia,
¿Por qué tambien mi vida no llevaste
Contigo, mi alegría,
Si ya me arrebataste
Todo el placer, y mi ánimo acuitaste?

Mi sol, madre, tú fuiste,
I yo tu rayo fui: ¿cómo insepulta
Dejarme tú pudiste?
Cuando Febo se culta,
No él solo, con sus rayos se sepulta.

Pero ¿por qué incesante
Mi voz de pena honda y de gemidos
Levanto querellante?
¿Acazo mis quejidos
De tí, madre del alma, son oídos?

Sobre la sepultura
Que te encubre y encierra, madre amada,
Es tu hija sin ventura;
Y tú, de ella alejada,
Más que la tierra más lejos situada.

Con sollozos herida,
Al verte ya en el féretro encerrada,
Tu hija dolorida,
Con la voz levantada,
„¡Desperta, — decia — madre, oh
madre amada!“

¿En el día postrero;
Despertarás tú, madre, por ventura,
Del sueño duradero,
Si á mi clamor, que aún dura,
No has despertado, ni ante mi amargura?

II.

¡Oh noche de dolores
Junto al lecho de la madre doliente!
La luz sus resplandores
Dá opaca y falleciente.
¡Extinguirse tu vida así se siente!

En la pobre vivienda
Solitarios est'ábanos velando,
Cuando la Parca horrenda.
Su torva faz mostrando,
Odio, furor, crueldad viene sembrando.

I con su dedo helado
El corazón de la madre querido
Velozmente ha tocado;

Quedando al punto herido,
Inmóvil, yerto, sin ningun latido.

I cuando el triste caso
Es ya llegado de su horrible muerte
Me inclino en su regazo:
Así el Otoño inerte
En árbol caído su neblina vierte.

Con besos yo deseo
Mi vida trasmitirte, bien amado;
Mas ¡ay! con dolor veo
Que, mi anhelo trocado,
Tu vida, al espirar, en mí has dejado!

III.

Flores, lozanas flores
En tu tumba podré yo cada día.
No rocios bienhechores
Daránlas lozania:
¡Las regará mi llanto, madre mia!

Aquello que adorado
Por la madre de mi alma fué en su vida,
Eso por mí es amado:
Con guirnalda tejida
De flores orno su tumba querida.

Las flores ella amaba:
Aún en mi oído las palabras suenan
Con que así lo expresaba.
¡Requerdos que resuenan
Siempre en mi pecho á quien las
penas llenan!

Mi madre bien amada
— „Quiere las flores, hija, me decia;
Que alma muy malvada
Aquel alma seria
Que de la flor no amase la alegría.“

„Bondad de ánimo y flores
Hermanas son gemalas ciertamente,
Sábelo, mis amores:
Las dos constantemente
Al corazon rodean noble y clemente.“

¿ La flor es otra cosa
Que de la tierra la bondad preciada ?
I la dulzura hermosa
Del corazon, y amada,
¿ No es del alma la flor más regalada ?

En la tumba reciente
Tuya, oh madre, colocó frescas flores:
Desde el cielo riente,
Tus ojos seductores
¿ No fijas ora en ellas, sol de amores ?

¿ No ves tu sepultura
Con profusas guiraldas adornada ?
I mustia de tristura,
¿ No ves á tu hija amada
Caer ya de pesares agobiada ?
Cádiž: 1877. Ramon Leon Mainez.

IRODALMI SZEMLE.

INLÄNDISCHE REVUE. — BELFÖLDI SZEMLE.

*** Des frühverstorbenen Dichters E. Tóth Volksstück „A falu rossza“ (= „Der Dorf-Taugenchts“) ist jüngst in Helsingfors in der gelungenen finnischen Übersetzung *Jalawa's* erschienen unter dem Titel: „*Kylän Heittäö*“. *Jalawa* ist Pseudonym des Prof. *Atmberg*, dessen wir bereits an früherer Stelle gedacht haben (S. 252.) Der treffliche Gelehrte scheint die Vermittelung zwischen Finnland (bez. Russland) u. Ungarn als eine seiner Hauptaufgaben zu betrachten.

*** Zu *W. Schott's* 70. Geburtstag hatte die philosoph. Fakultät der Universität Klausenburg dem grossen Gelehrten ihre telegraphische Glückwunsch-Adresse zugeschickt. Die Fakultät wurde hierauf mit dem nachfolgenden schönen Briefe beehrt: „An die Hochgeehrte philos. Fakultät d. Universität Klausenburg. (Zu Händen des z. H. Dekans Prof. Hörnan.) Für den so ehrenvollen, mich wahrhaft überraschenden u. nicht minder innigst erfreuenden telegraph. Glückwunsch von Herzen dankend, spreche ich zugleich meinerseits den lebhaften Wunsch aus, des von Ihnen mir gespendeten Lobes noch würdiger zu werden. Eine nicht gar lange Frist dürfte mir freilich geblieben sein. Mit ausgez. Hochachtung, Hochverehrte HH. Ihr ergebenster *W. Schott*. Misdroy, den 5/10. 77.“

— Eine *Biographie der George Sand*. *Leopold Katscher* trägt sich mit der Absicht, ein Buch über das Leben u. die Werke der *George Sand* zu schreiben. Unser Landsmann dürfte dieser Aufgabe um so gewachsener sein, als er schon mehrere Studien über seine Heldin (in „*Unsere Zeit*“, in der „*British Quarterly Review*“, in der „*Budapesti szemle*“ und in der „*Europa*“) veröffentlicht hat. Man darf dem Werke, das im Laufe des nächsten Jahre gleichzeitig deutsch, französisch, englisch u. italienisch erscheinen wird, mit Interesse entgegen sehen.

KÜLFÖLDI SZEMLE. — AUSLAENDISCHE REVUE.

Francia irodalom. *** „*La Grèce, avant les Grecs*.“ *Benloew* Dijoni tanár ily czimü művéről a hires *Koltzoff-Massalsky* herczegnő elegans

francia tollából igen érdekes cikket hozunk mai számunk élén, cikket, melyet a kitünő író sziveskedett külön lapunk számára írni.

* * A „*Revue des Idées nouvelles*” (melynek szerk. *Thiaudière*, Paris, 32 Rue Serpente.) 15. számát vettük. A fölötté érdekes és tanulságos szemle ára egész évre külföldön 8 francs.

Angol irodalom. * * Dr. *Andrew Wood* Edinburgban (Schiller „*Don Carlos*” stb. fordítója) most készítette el Lessing „*Nathan*”-jának angol fordítását. (Nimmo W. T.-nél fog megjelenni, London & Edinburg.)

* * *Butler* „*Hungarian Poems and Fables for English Readers*” cz. műve csinos kiállításban megjelent Londonban (Trübner & Co.) V. ö. 287 l. Vissza fogunk még térni erre a szép művecskére.

Spanyol irodalom. * * *Don Pedro Ibañez Pacheco*, a Real academia gaditana irodalmi osztálya elnöke, a „*La Verdad*” cz. szemle t. é. 80. sz. közzétette Fernan Caballero asszony keresztlevelét szó szerinti szövegben: „*con todos sus errores y defectos ortográficos.*” Ugyanis a spanyolok maig sem akarják elhinni, hogy az író nem született Andaluziában vagy Spanyolország más vidékén, hanem hamburgi család ivadéka.

* * Egy igen érdekes szemlét küldtek be hozzánk Málagaból: „*Revista de Andalucía. Organo de las Academias científicas, literarias, filosóficas y artísticas etc.*”, melynek szerkesztője *Carrion Lajos Antal*. A szemle legközelebbi füzetében (IV. 9.) kiválóan érdekes két cikk van: az egyik *Mainez* íróársunké: „*Las enfermedades de Santa Teresa*”; a másik: *Merino Fernándezé*: „*Lessing.*” —

Índ irodalom. * * A Dr. *Contzen H.* szerkesztette „*Deutsche Wochenschrift*”, Organ für Volkswirtschaft, Politik, Lit. u. Kunst” cz. lipcei folyóiratot vettük. *Nisi Kanta Chattopádhyaya* íróársunktól (ki Calcuttai születésű *Brahman*), több rendbeli érdekes cikket közöl, utóbb (11–13 sz.): „*Die Chronologie der Hindus*” címűt. Ebből kitetszik (a 158. l.) hogy az orthodox Brahmanok „*Javanas*”-nak (azaz Barbarnak) szokták nevezni valamennyi eurpai nemzeteket — tout comme chez nous —; és hogy nem csak ezeknek, de még a bennszületetteknek is, kik nem tartoznak a brahman kaszthoz (mint p. még *Babao Rajendra Lala Mitra* híres nyelvtudósnak is, ki a magy. Akadémia tagja.) lehetetlen a legrégebb szent könyvekkel stb. megismerkedni. *N. K. Ch.* felemlíti, hogy ő már gyermekkorában látott egész rakásokat a legrégebb pálmalevélkönyvekből, melyekhez más kéz, mint brahmané eddig még nem nyúlt és hogy

már ennél fogva is az eurpai egész indológiát még csak bölesőben fekvőnek mondhatni. Fölötté tanulságos cikke végén kimutatja, hogy a hindu ős chronologia 4 főperiodusa u. m. a *Satya*, *Treta*, *Dvápára*, *Kali* korántsem az a nevéstéges phantasteria, minek az eurpai régi orientalisták nézték; hanem egészen megegyezik a legmodernebb természettudományi vívmányokkal, nevéleg az ismeretes geologiai 4 főperiodussal.

SYMMIKTA.

MAGYARISCHES VOLKSLIEDER.

XXIII.

(Erdélyi a. a. O. 117.)

Wald, o Wald wie breit bist du,
Und mein Lieb wie weit bist du;
Könnt ich nur den Wald umhauen,
Würd ich bald mein Röschen schauen.

Ohne Zweige steht kein Wald,
Ohne Blumen keine Hald',
Ohne Leid schlägt nie mein Herze,
Weil es krankt am Trauungsschmerz.

XXIV.

(lb. 236.)

Auf des Alfölds glatter Flur
Wächst der Ungarbursche nur,
Und sein flatternd Linnenkleid
Spann und näht 'ne braune Maid.

Hütchen rund umsäumt sein Haar,
Guba schmuck sein Schulternpaar,
Schwingt sich keck in Sattelsitz,
'Fliegt zur Tanya*) hin wie Blitz!

Wohl bin ich ein Betyár, und
Doch kein Csárdenvagabund;
Reit' nur so zur Tanya hin
Heirat steckt mir jetzt im Sinn.

Wo sich Keckemét begrenzt,
Nächtlich hell ein Stern erglänzt;
Und wo der sein Licht strahlt aus,
Dort, dort bin auch ich zu Haus.

Längs der Tisza Uferspur,**)
Wachsen Ungarmädel nur;
Wespenschlauk ihr Körpermass,
Kusslich ihre Lippe bass.

*) *Tanya*, Maiehof auf der Pusztá.

***) *Tisza*, der ungar. Name der Theiss.

Dorthin ziehts auch mich, auch mich,
Der der Lieb' Zugvogel ich;
Hol' mir heut der Mutter Rat,
Auf und dann nach Csongorád!

VOLKSLIEDER DER TRANSILVAN. ZIGEUNER.

(INEDITA.)*

VIII.

*Dyalo pañi repedishis,
M'ro piranó hegedishis;
Dyalo pañi pe kishai,
M'ro piraró tsino rai;
Dyalo pañi tale vatra,
M'ro piranó klanetaha.*

IX.

*Gulai båtshi dye dural
Tshude tut mande tshortal
Thai kíkide man shukar
Khe tshumindo tut shukar.*

BIBLIOGRAPHIE.

(Enthaltend alle vergleichend-litterarischen Nova u. a. Werke, welche der Redaction zugeschildt, bez. von ihr angeschafft worden sind und nach Möglichkeit besprochen werden sollen.)

De Spuches J. Carmina latina et graeca. Accedunt quaedam variorum interpretationes. Panormi. Ex Typ. Montana & Soc. 1877. 8°. 118**.

Butler E. D. Hungarian Poems and Fables for English Readers. Selected and translated. With Illustrations by A. G. Butler London, Trübner & Co. 1877. kl. 8°. IV+88.

Asociacion de Cervantistas. Aniversario CCLXI. de la muerte de M. de Cervantes Saavedra. Velada Literario-Musical verificada en la sala del gran Teatro, en la noche del 23 de Abril. 1616—1877. Cádiz, Impr. de la Revista Médica de F. Joly y Velasco 1877. 8°. 91.***)

(*Kertbeny*). Verschiedene deutsche Nachdichtungen A. Petőfi's v. Kertbeny 1838; Opitz 1864; Meltzl 1868;****) Aigner 1876; Neugebauer 1877; Fest 1877. Petőfi's Originale, deren wörtl. Verdeutschung, u. deren metrische Übersetzungen etc. Ein Beitrag zu Ungarns internationaler Littera-

*) S. Ann. S. 278 u. 279.

***) Bereits in Cannizzaro's Revue littéraire Nr. VII. S. 134. besprochen.

****) Vgl. Wernecke's Artikel in Nr. XI. S. 227; Gloria & Cervantes!

*****) Dies Datum ist aus der Luft gegriffen. Es soll heissen 1862—1866. Die Publicationen selbst fallen einige Jahre später. (1869, 1871. etc.)

turgeschichte. Verl. v. Budapest Tettey & Co. (1877.) 8°. 14.

CORRESPONDANCE.

— Zu den Vorlesungen litterarhistor. Inhalts der Klausenburger Universität für d. I. Sem. (S. 251) ist nachzutragen: *Finaly* (Prof. der histor. Hilfswissenschaften) *Gajus Institutiones IV. übers. u. sprachl. ert. Imal (publice)*. Vgl. übrigens den ganzen Lectionskatalog der Klausenburger Universität in Aschersons Deutschem Universitätskalender. Berlin. 1877. — *Wessely's* „Das Wesen u. die Bedeutung der Lyrik“ konnten wir wegen Raummangels nicht fortsetzen, da diese grosse Arbeit sich nicht leicht in kleinere Abschnitte zerlegen lässt —

Unsere g. Mitarbeiter u. Leser machen wir ganz besonders aufmerksam auf die teils in deutscher, teils in engl. u. franz Sprache unsrer heutigen Nr. beigegebene „Demande“ des Herrn C. Mayrede, Mitglied der Société d'Ethnographie etc (Vgl. Nr. XIII. S. 272.)

— Mai számonkhoz kivételesen egy egész iv mellékletet adunk a kész anyagban való emharras de richnesse miatt. —

CORRIGENDA. 2-o verso de la poesia de Petőfi. p. 274. dice llorado, y debe decir llorado. -- 8-o verso. dice conogado, y debe decir congojado.

Olvasóinkhoz. *Lopunk megjelen minden másod héten, a szünetű Julius és Augustus kivételével; félévénként legalább is 10 íves füzetben. Ára egész évre 6 frt., félévre 3 frt., mely összeg legczélszerűben 5 kros postautalványon küldhető: Az Ó. I. L. kiadóhivatalához Kolozsvárt, Főtérr, Tivoli.*

Le Journal de littérature comparée paraît deux fois par mois (le quinze et le dernier) à l'exception des vacances (Juillet et Août). Prix d'abonnement à l'étranger -- par an 15 fr.; six mois: 7 fr. 50

Tartalom. Mme. Dora d'Istria, La Grèce avant les Grecs (par Benloew) 297 l. — Meltzl, Vorläuf. Aufgaben der vergl. Litteratur. II. Das Prinzip des Polyglottismus. 307. l. — Baynes J. „Vida de Cervantes“ of Mainz 316. l. — M. Von dem Veignügen, welches Anschauen u. Anhören schöner Gegenstände in uns' erregt. Nach dem Magyar. Prof. Brassai's 317. l. — Petőfiána. IV. Don R. L. Malnéz La Ha'efana. Traducción castellana. I.—III. 321. l. — Irodalmi szemle (Inländische Revue. Kúlföldi szemle.) 324. l. — Symmikia. (Magyar. Volkslieder. XXIII—XXIV. — Volkslieder der transilvan. Zigeuner. Inedita. VIII—IX. — Bibliographie 327. l. — Correspondance 328. l. —

Szerkesztő és kiadóhivatal (*Bureau de rédaction et administration*): Kolozsvár, (*Clausenbourg*) Transilvanie (*Hongrie*.) Főtérr, Tivoli.